

HUGO  
MEUNIER

STANKÉ

# OLIVIA VENDETTA



**OLIVIA VENDETTA**



DU MÊME AUTEUR

« Les aventures de Révolver Jack dans... »,  
nouvelle dans le collectif *Oups!*  
*Mauvaise fenêtre*, Les Malins, 2020.

*Le Patron*, Stanké, 2019.

« Miss Daisy et son chauffeur », nouvelle dans  
le collectif *On tue la une*, Druide, 2019.

*Infiltrer Hugo Meunier – Enquête sur la vie  
des vedettes québécoises*, Lux, 2017.

*Walmart – Journal d'un associé*, Lux,  
collection « Lettres libres », 2015.

*Au pays des rêves brisés* (avec Katia Gagnon),  
La Presse, 2008.

HUGO MEUNIER

# OLIVIA VENDETTA

STANKE

*À Martine, toujours dans le décor.*

*Escape is never the safest path*

*DISSIDENT, PEARL JAM*

## Prodrome



Qu'est-ce qui est le plus bizarre : revenir dans le quartier où l'on a grandi longtemps après l'avoir quitté subitement ou entendre tout à coup dans sa tête les paroles d'une chanson de Beau Dommage ?

*J'suis revenu dans le quartier  
Revenu pour y rester  
C'est le retour du flâneur  
Après un long détour*

Le flâneur, c'est moi.

La flâneuse, en fait, mais on ne s'enfargera pas dans les considérations genrées à ce stade-ci de l'histoire.

Moi, donc, en train de rôder *au hasard dans les rues dans les ruelles*, quelques heures avant le conventum soulignant les vingt ans de la fin de mon secondaire. Une première réunion a été organisée pour célébrer les dix ans, mais l'invitation ne s'est même pas rendue à moi.

C'est dire à quel point mon passage à la polyvalente aura marqué les esprits (c'est le cas d'une certaine manière). En tout cas pour moi, il aura été marqué au fer rouge.

Encore aujourd'hui, l'idée même d'aller m'imposer ce bain de foule nostalgique génère en moi un vortex émotionnel m'enlevant l'envie de chercher une quelconque explication à la présence dans ma tête d'une chanson de Beau Dommage dont j'ai oublié le titre et l'époque.

La ville n'a pas vraiment changé. Enfin oui, quand même. La rue principale est aussi prévisible, malgré quelques intentions de renouvellement. Le restaurant Le Patio est devenu un Dic Ann's, le club Vidéogie (avec l'arcade *Mortal Kombat*) un magasin de vapo-tage, et la vieille caisse populaire (avec un service au volant) un Burger King.

L'image du progrès.

Le Provigo où j'ai travaillé un moment a beau s'être transformé en Maxi, je suis pas mal certaine que Manon et Sylvie sont toujours derrière leur caisse à pitonner le code des raisins rouges (#223) ou des bananes (#611) en maudissant leur huitième gérante de service.

Je les entends encore, avec leurs voix de cendrier.

« J'ai demandé un tabouret, trois fois, mais elle veut pas, la crisse ! Me semble que c'est pas trop demander de pouvoir travailler sans me scraper les jambes !

— T'as ben raison, y nous traitent comme des vidanges ! Les Mexicains de chez Lalonde sont mieux traités qu'nous autres ! »

Malgré un préjugé tenace et résistant à l'épreuve du temps, les employés mexicains de la ferme Lalonde travaillaient douze heures par jour, six jours par semaine pendant six mois, en plus de s'entasser à dix dans une baraque défraîchie du chemin du Chicot. Manon et Sylvie savaient tout ça, mais faisaient de l'esprit de bottine.

Dans ce décor 450, des forêts de bungalows uniformes ont poussé sur les terrains vagues et tentent de se distinguer à coups de grosseur de trampoline.

Springfield avait M. Burns. Ici, la dictature locale était personnifiée par feu Jean-Yves Miller – que tout le monde appelait M. Miller –, un homme d'affaires excentrique dont l'héritage est toujours palpable aux quatre coins de la ville : caserne de pompiers, cinéma, marché aux puces, carrière de pierres concassées, hôpital vétérinaire, hôtel, *sex shop* (deux), crèmerie, sans oublier le chic restaurant mexicain Nacho Bell, où des mariachis viennent ponctuer de *Bamboléo* l'ingestion de fajitas au goût d'appropriation culturelle.

M. Miller, un original multimillionnaire d'ordinaire secret, avait accordé une étrange série d'entrevues en sentant venir sa mort, incluant celle où il posait, fier, à côté de son futur cercueil en or massif, dont la valeur était – disait-on – estimée à un million de dollars.

Riche même dans l'au-delà, le vieux magnat local, qui engageait seulement des petites blondes poitrinaires aux comptoirs du ciné-parc et du cinéma, les rares jobines étudiantes pas trop éreintantes de son vaste empire.

À défaut d'avoir les critères de base, je devais me lever aux aurores pour faire du *facing* au supermarché.

C'est quoi, le *facing*? Rapprocher les articles au bord des rayons pour donner l'impression qu'il ne manque de rien. J'ai été désillusionnée bien jeune.

Avant d'aller déposer ma petite valise au motel de la rue Dubois, où m'attend ce qu'on qualifie désormais de « suite junior » (139 \$ la nuit incluant un lit *queen*, un séchoir à cheveux, un petit frigo et Internet haute vitesse gratuit), je m'aventure machinalement devant la maison de mon enfance, rue Claire.

J'emprunte d'abord la rue Saint-Laurent en longeant le stationnement en gravier du marché aux puces, avant d'activer le clignotant pour tourner à droite sur de Martigny, puis encore à droite sur Claire, jusqu'au rond-point, où se trouve le bungalow où j'ai grandi.

C'est la première fois que je le revois. Ma poitrine se serre quand je le réalise. Par pudeur ou pour ne pas attirer l'attention, je me gare deux maisons plus loin, en face de chez les Thivierge. Mon rythme cardiaque s'emballé, malgré moi. Mon corps en fait souvent à sa tête.

Les paroles de Beau Dommage se font automatiquement plaquer dans les casiers de mon *spleen* par celles de Françoise Hardy.

*Là où vivaient des arbres maintenant la ville est là  
Et la maison, les fleurs que j'aimais tant  
N'existent plus*

Le cerveau humain, ce fascinant jukebox.

Ma maison à moi existe encore, toujours anti-conformiste dans le paysage orthodoxe, avec sa

cheminée en pierre des champs, ses vieux volets rustiques en bois et sa chute à linge à l'intérieur.

Il faut avoir vécu la chose pour comprendre le sentiment jouissif de jeter une paire de bas sales d'un meuble-lavabo de la salle de bain au rez-de-chaussée à un bac situé au sous-sol, flanqué d'un duo laveuse-sécheuse.

Le terrain est négligé, la mauvaise herbe y joue du coude avec les pissenlits. Mon père ferait un infarctus en voyant ça, lui qui a remporté plusieurs années de suite le concours « Maisons fleuries », en plus d'avoir remplacé en dépit de nos protestations notre piscine de vingt-sept pieds (une circonférence rebelle devant l'hégémonie de la vingt-quatre pieds) par un immense jardin à la source d'une alimentation démesurément riche en tomates.

Un filet de hockey traîne au fond du parking, près de deux vélos d'enfants, dont un a de petites roues. Une autre famille pousse entre les murs du 197 Claire, soutenue par d'immenses poutres en chêne massif rongées par les fourmis charpentières, forçant deux interventions d'un exterminateur.

Bizarrement, cette idée me réconforte. Celle de savoir que l'endroit servira encore de décor aux joies et aux peines ordinaires, je veux dire.

Je souhaite que les choses tournent mieux pour ces gens-là.

Tiens, l'écriteau en bois avec l'adresse gravée est toujours là. C'est mon père qui l'avait sculpté dans le cabanon pour se démarquer du traditionnel fer. Pareil pour la porte vernie qui a perdu de son lustre, mais conservé son inutile heurtoir.

Soudain, les flash-back de mon départ s'invitent comme des voisins envahissants.

« Attends ! Où c'est que tu vas ? Reviens icitte ! » rugissait mon père sur le balcon, pendant que ma mère sanglotait et que ma petite sœur l'imitait par osmose.

« Je décâlisse. Pus capable de vous autres, de tout le monde, de cette ville de marde », avais-je répliqué, la morve au nez, en garrochant un sac-poubelle rempli de mes maigres effets personnels dans la valise de ma Nissan Micra manuelle.

Par l'entrebâillement de sa porte d'entrée, la voisine Thivierge – écornifleuse en chef de la rue – se gargarisait de la scène dans sa robe de chambre, tré-pignant à l'idée de se mettre un bon potin sous la dent dans le quartier sans histoire le plus sans histoire des quartiers sans histoire de l'histoire.

En claquant la portière, j'avais résisté à l'envie de revenir prendre ma mère dans mes bras. Mon père, lui, était resté les bras croisés sur le balcon avec son air de bœuf habituel.

Je ne savais pas où aller, ce qui arrive quand on fait des choses totalement irréfléchies. Je n'avais pas l'intention – ni les moyens – de partir sur un *nowhere* plus ambitieux que Laval-Ouest. J'ai toujours haï ça, conduire, de toute façon ; si j'ai passé mon permis à seize ans, c'est parce que c'était mon unique passeport vers le monde extérieur.

J'ai su très tôt que je n'allais pas moisir ici.

Je me suis finalement réfugié à l'appartement de Mélane, sur Hector-Lanthier. Mes parents devaient

s'en douter, c'est pour ça qu'ils ne m'ont pas mis la police au cul. Ils devaient penser que je reviendrais dans deux jours, comme le font les fugeurs bien élevés.

Je n'ai jamais remis les pieds dans cette maison, ni même revu mes parents. Un petit drame familial dans les règles, qui a fini par prendre des proportions gargantuesques en s'étirant dans l'espace-temps.

Après m'être posé quelques semaines chez Mélane où le spectacle de sa vie d'écorchée vive commençait à me peser, j'ai vidé mon compte Desjardins, restants d'honoraires de quelques piges et contrats de traduction. Total : 1 368,25 \$.

Sur un autre coup de tête qui devenait ma spécialité, j'ai barguigné à Mélane un *lift* à l'aéroport en échange de ma voiture, que je récupérerais à mon retour – ce qui n'est jamais arrivé non plus. Décidément.

Ma Micra a survécu huit ans avant de rendre l'âme dans le stationnement du casse-croûte chez Gérard Patates durant une vague de froid ultra-médiatisée.

Je voulais voyager, ce que j'ai fait plus longtemps que j'aurais pu en rêver. Au gré de mes errances, j'ai vu le Taj Mahal, la Mosquée bleue, le Palais royal de Bangkok, les ruines d'Angkor, les tunnels de Cu Chi d'Hô Chi Minh-Ville, la forêt des singes d'Ubud et le bidonville de Kibera.

J'ai vu du pays, comme on dit, au point de passer presque quinze ans dans des cartes postales avant de recevoir l'invitation qui allait me ramener à YUL.

Pas pire pour quelqu'un qui n'avait jamais pris l'avion avant l'âge adulte. Mes parents louaient chaque

été une maison mobile à Maniwaki, et pour moi, le mot « vacances » a toujours été synonyme d'odeur d'humidité et de voisins saouls qui écoutent l'album *Ride the Lightning* de Metallica dans le tapis toute la journée dans une cacophonie de Weed Eater.

Ça me fait sourire de repenser à ce saut dans le vide, tout le contraire du plan minutieusement orchestré que je m'apprête à mettre en branle.

Je m'en veux presque d'essuyer quelques larmes avec la manche de mon *hoodie* devant mon vieux bungalow. J'ai toujours été une estie de braillarde, comme ma mère.

La Thivierge est encore là, fidèle au poste, le nez collé dans sa fenêtre comme un Garfield à suce. Je devine le poids des années à travers la vitre, où je distingue une silhouette voûtée. Elle doit se faire toutes sortes de scénarios paranoïaques au sujet de cette voiture inconnue garée en face de chez elle.

Je rigole en imaginant la syncope qu'elle ferait en me reconnaissant. Je serai assurément le Saint-Graal de sa carrière de sale fouine.

Mon œil est attiré vers le rétroviseur de ma voiture, où des choses s'agitent en provenance de la maison derrière, celle des Landry.

Je reconnais la version vieillissante de M. Landry, flanqué d'un gros berger anglais. Wow ! Toxon, toujours vivant, lui qui était déjà usé quand j'ai quitté le quartier. En années d'humains, il aurait plus de deux cents ans. Ça me paraît invraisemblable.

Toxon l'immortel trotte sans laisse devant son maître. À la hauteur de ma voiture, ce dernier me toise

avec curiosité, balayant l'intérieur de l'habitacle. Nos regards se croisent à mi-chemin. J'esquisse un sourire. Il s'immobilise, me scrute, me reconnaît, enfin, je crois. Je baisse la vitre, il parle d'abord.

— Étienne?...

Je suis d'ordinaire vite sur la détente pour condamner toute mention de mon *dead name*, mais ma vie est une perpétuelle campagne de sensibilisation, et mon ancien voisin baby-boomer fait partie de cette catégorie de gens qui ont le droit de sursauter un peu avant d'être éduqués. Juste une fois, par contre, ma magnanimité a des limites.

— Bonjour, monsieur Landry.

Ses yeux ne savent pas où se pitcher et sa face vaut dix mille piastres.

Il se ressaisit après de longues secondes, bravo pour l'effort, mais pas encore au point de soutenir mon regard. Je me gargarise de son malaise. Je suis une petite crise, des fois.

— Ça peut être Pierre, tsé, on doit avoir presque le même âge astheure, bredouille-t-il.

J'éclate de rire. M. Landry m'a toujours amusée.

Ses cheveux roux ont grisonné et les traits de son visage se sont creusés, comme aspirés par en dedans. Il est plus courbé et enrobé aussi, lui qui était une longue brindille maigriotte, avec une chemise beige d'employé au soutien informatique éternellement enfoncée dans le pantalon. Pierre est devenu une personne âgée.

Nous échangeons quelques banalités. Il essaie de deviner ce qui m'amène.

— Tu voulais la voir, hein ? Normal, je vais encore voir régulièrement celle où j'ai grandi, à Pierrefonds, lance-t-il, perspicace.

— Mouin, c'est bizarre... Pas juste la maison, mais tout ce qui va avec.

De nouveau un long silence, mais je suis maintenant ceinture noire troisième dan dans l'art de le supporter. La Thivierge, intriguée comme jamais, s'aventure sur son balcon pour faire semblant d'aller récupérer le courrier dans la boîte aux lettres. Jamais, dans l'histoire mondiale du ramassage de la poste, cette opération banale n'aura été aussi longue. Pour rien, puisqu'elle avait déjà vidé la vieille boîte en fonte. Toxon s'impatiente, court après sa queue devant la pelouse négligée de ce qui fut jadis ma maison.

— J'arrive, Toxon ! lance M. Landry, content de mettre son malaise sur le dos de son chien.

Je tombe des nues.

— *Shit*, c'est vraiment Toxon ! Il est rendu à quel âge ?

Mon ancien voisin éclate de rire.

— Oh, non, non, rassure-toi, c'est la troisième génération de Toxon. On a gardé le nom et la race. On aime ça simple de même !

On se serre la pince. Il laisse traîner sa main longtemps dans la mienne. J'interprète ça comme une marque d'affection et, qui sait, une sorte d'approbation banlieusarde débile, du genre : « Je ne suis pas aussi arriéré que tous les rustauds que tu vas croiser dans ce code régional de *rednecks* conservateurs terrorisés par les femmes voilées. »

Je me comprends, j'ai grandi ici.

Pierre recommence à marcher, talonné par Toxon le Troisième, hésite, revient vers la voiture.

— Tsé, tes parents, ils ne se sont jamais vraiment remis de ta... ton... départ. La maison était comme... comme morte, après...

— Je sais. Ben, je m'en doute, je veux dire. C'est plate, tout ça...

C'est ainsi que M. Landry est sorti pour la seconde fois de ma vie, après des retrouvailles de six minutes trente-trois secondes.

J'étais loin de me douter qu'une simple escale devant mon ancien chez-moi allait remuer autant de choses. Ça promet pour la suite.

« Es-tu sûre, pour ton histoire de conventum ? Me semble que t'as pas mal tiré un trait sur ton passé, non ? » m'a demandé au départ Sonia, testant peut-être juste ma détermination.

Je lui ai répondu qu'au contraire j'en avais éperduement besoin. C'est un cliché, mais je rêve depuis des années d'assommer mon passé à coups de pelle dans face pour enfin faire la paix avec mes vieux démons. Un ambitieux programme pour des retrouvailles organisées dans une cabane à sucre.

Au moins, j'ai un plan. Un plan qu'en son for intérieur Sonia cautionne totalement, comme les autres. Elle fait juste sa job de bonne amie consciencieuse, inquiète de me voir écrabouillée par les roches que j'ai entrepris de soulever.

Poursuivre ma route en balayant le passé sous le tapis serait la solution la plus facile. Je l'ai longtemps

appliquée, avant de comprendre le blocage qui m'empêchait d'avancer et qui me gardait captive d'un rôle de victime, incapable d'affronter le regard des autres sans hyperventiler.

Et puis je ne suis pas venue seule. Les petites voix de Stuart, Shanky et Karan m'accompagnent. Celles des autres aussi.

Je transporte la Troisième Guerre mondiale dans ma valise.

À quelques heures d'appuyer sur le bouton rouge, je suis assaillie de doutes, comme une conne. C'est plus fort que moi, comme une poitrine qui se crispe devant la maison des souvenirs amers.

Mon empathie essaie de me jouer des tours. Prévisible. « *There is still good in him* », disait l'autre. Empathie surtout envers l'organisatrice du conventum, Stéphanie, qui m'a retrouvée (un exploit en soi) pour me confier la mission de prononcer un discours de bienvenue. Un choix qui s'imposait de lui-même, m'a-t-elle mentionné dans un courriel retrouvé dans une vieille boîte Hotmail qui accumule la poussière dans mon monde virtuel d'un ennui sidéral. « L'écrivain de l'école, ça va de soi ! » avait écrit Stéphanie, qui n'a probablement – comme tous les autres ou presque – aucun souvenir de moi datant du secondaire, positif du moins.

Les réputations ont la vie dure. J'ai noirci le journal étudiant. Stéphanie Lévesque, elle, organise toujours des affaires, vingt ans après avoir présidé le comité du bal, celui du voyage humanitaire au Honduras et celui de la bague des finissants.

Pas surprenant de la retrouver aux commandes du conventum (pour la deuxième fois paraît-il), ni qu'elle s'attende à ce que l'ancien rédacteur en chef de *L'Intrus* (tirage : cent cinquante exemplaires !) nous honore d'un mot de bienvenue. Ça tombe sous le sens, et Stéphanie doit être le genre à aimer ce qui a du sens.

J'ai cessé d'écrire depuis longtemps, mais, ça, Stéphanie n'a pas besoin de le savoir. Pour certains, la routine est le *comfort food* de l'âme. C'est ce que j'en conclus en voyant au loin M. Landry et Toxon III tourner le coin, sur de Martigny.

Je roule jusqu'au motel pour me préparer, non sans d'abord faire un doigt d'honneur mental assez gratuit à la Thivierge, que je ne reverrai jamais non plus.

J'ai traîné une jolie robe rouge classique, une veste noire en laine et mes éternels Converse. J'ai aussi des bottillons noirs pour lesquels je vais opter si je me trouve assez belle. Je suis dans une bonne passe, ça regarde bien.

Le mois dernier, je me suis payé mon tout premier maillot à vie, un haut de bikini mauve avec un short, acheté dans une succursale climatisée d'une enseigne américaine. C'est déjà bon que j'arrête d'être terrifiée à l'idée d'enlever les vêtements qui recouvrent mes jambes depuis trop d'étés. *Baby steps.*

La « suite junior » est correcte, revampée, mais les efforts de rénovation sont vains pour masquer l'odeur de nicotine incrustée.

Je m'étends sur le lit, les yeux vissés au plafond. Je suis comme ces effluves de clope qui traversent

les couches de peinture et de *primer* contre vents et marées, refusant de s'effacer.

Plus que deux heures avant le lancement de l'opération *Club-sandwich*. C'est le meilleur nom de code du monde, peu importe le succès de l'entreprise.

Je sens les ressorts du matelas sous mon corps, mais ça me passe dix pieds au-dessus de la tête. Ma graisse a commencé à se répandre différemment à cause des hormones, mais je m'en sacre aussi.

Je vais bien, c'est tout ce qui compte.

Je pense aux autres, qui doivent être sur leur départ.

Je pense à « eux », bien évidemment.

J'entends leurs voix dans ma tête.

Celle de Tom en train de nous crier dessus, encore...

« Enweyez, les gars ! Estie, êtes-vous fifs, crise ? »

« C'est un cliché, mais je rêve depuis des années d'assommer mon passé à coups de pelle dans la face pour enfin faire la paix avec mes vieux démons. Un ambitieux programme pour des retrouvailles organisées dans une cabane à sucre. »

De retour d'exil, Olivia renoue avec de vieux amis, mais surtout avec de douloureux souvenirs, en marge du conventum soulignant les vingt ans de la fin de son secondaire. Toutefois, cette réunion à saveur nostalgique n'est qu'un prétexte pour régler des comptes et mettre à exécution un plan mûrement réfléchi.

Un roman où s'entremêlent la violence de l'adolescence, l'histoire d'un voyage initiatique et le récit d'une vengeance, avec les *hits* des années 90 en trame sonore.



Diplômé en littérature, Hugo Meunier a été journaliste à *La Presse* pendant une dizaine d'années, puis responsable des contenus numériques chez Québecor Média. Après avoir publié quelques essais dont *Walmart – Journal d'un associé* (Lux), il a fait paraître à l'automne 2019 son premier roman, *Le Patron*, chez Stanké. Il est actuellement reporter pour URBANIA et Noovo.

